

10^e FESTIVAL DE VIDÉO FEMMES LES CHOSES EN

Deux choses frappent, ce mercredi soir 22 février, dans le hall de la Bibliothèque de Québec : d'abord la foule joyeuse venue assister à l'ouverture de la Vidéo Fameuse Fête de Vidéo Femmes, avec la première de *C'est pas parce que c'est un château qu'on est des princesses*; ensuite, le Labyrinthe, une installation spectaculaire, une enfilade visuelle et sonore d'éléments tirés de six documents de Vidéo Femmes. Oui, pour leur dixième anniversaire, les Filles des vues ont fait les choses en grand.

Du 22 au 26 février, elles offraient une programmation aussi diversifiée – et forcément inégale – que d'habitude mais en plus un panel de réalisatrices, une exposition d'art visuel, des performances de Geneviève Letarte et Dena Davida, une soirée-cabaret organisée et animée par les Folles Alliées.

Comme nous avons déjà parlé dans *La Vie en rose* de films comme *Les mots/maux du silence* ou *Laure Gaudreault*, Joyce Rock et moi avons très arbitrairement choisi de commenter ici quelques-uns des autres documents présentés. Il faut y voir des exemples d'une production cinématographique féministe de plus en plus polyvalente et professionnelle.

ment nous rappelle le prix cherement payé par les femmes – les jeunes comme les vieilles – qui transgressent les codes de la société québécoise. Inutile de dire que ces codes sont plus souvent «moraux» ou «sociaux» que criminels.

Ce serait un vidéo particulièrement important à diffuser par l'une de «nos» télévisions, étant donné le peu d'images présentées à la télé de femmes qui transgressent les codes... Ces 60 minutes corrigeraient un peu cette caractéristique trompeuse et comme toujours misogyne. À voir absolument.

Quand toi tu veux pas

(Vidéo 3/4 po. couleur, 38 min., fiction)
Réalisation de Jean Romain Clark.

Produit par le gouvernement du Québec (Groupe d'intervention, de recherche et d'information jeunesse), ce vidéo raconte l'histoire d'un autre vidéo : celui qui veut réaliser deux femmes et un homme sur l'attitude des jeunes face au harcèlement sexuel. Au cours du travail en équipe (on apprécie une division du travail non traditionnelle), une des réalisatrices partage avec l'autre son expérience du viol, imposé par un garçon qu'elle connaissait déjà. Le fait d'aborder non seulement le sujet du harcèlement sexuel mais aussi celui du viol, particulièrement sous cet angle, mérite des félicitations. En fait, il n'y a que deux aspects de ce vidéo qui déçoivent : l'histoire perd de son impact du fait d'être beaucoup trop longtemps racontée et, surtout, s'y ajoute l'insinuation que les femmes devraient faire l'éducation des hommes en matière de harcèlement sexuel et de comportements sexistes en général. Cette «suggestion» n'est pas neuve et, personnellement, je m'y objecte fortement.

En plus du travail à la maison et à l'extérieur, de la grossesse, de l'accouchement et des soins aux enfants, du bénévolat et du militantisme, en plus de survivre tout simplement, physiquement et émotionnellement, au harcèlement sexuel, à l'agression et au viol... les femmes devraient faire comprendre aux hommes ce qu'eux-mêmes ne veulent pas tellement voir ? Mais qui pourrait mieux comprendre les hommes que d'autres hommes ? Qui a tout intérêt à analyser, critiquer et/ou appuyer les hommes sinon eux-mêmes ? S'ils ne croient pas qu'ils en vaillent la peine, pourquoi le croirions-nous, surtout celles qui ont déjà été victimes de leurs comportements émotionnellement mesquins et/ou physiquement violents ? Et nous devrions leur tenir la main ? Mais quelle présomption !

Une sagesse ordinaire

(Film 16mm couleur, 28 min., documentaire, ONF) Réalisation de Claudette Lajoie-Chiasson.

Une sagesse ordinaire fait preuve aussi de dédoublement car il y a, en fait, deux histoires dans ce film. D'abord celle de garde Pinet, sage-femme du Nord-Est du Nouveau-Brunswick depuis 40 ans, à qui la réalisatrice veut rendre hommage mais qui, à mon avis, est desservie par une caméra sans nuances, substituant trop souvent le «zoom» là où il aurait fallu sensibilité et intuition. On sent cette caméra inconfortable devant la simple élégance de la sage-femme ainsi que devant l'acte de naissance comme tel. La deuxième histoire semble plus ou moins consciemment occultée par la cinéaste : une femme accouche et elle a peur. Par le choix des images et le montage, cette histoire (à quel moment la «vraie vie» devient-elle une histoire ?) n'arrive pas à prendre la place qui lui revient, comme si



C'est pas parce que c'est un château qu'on est des princesses

(Vidéo 3/4 po. couleur, 57 min., documentaire) Réalisation de Lise Bonenfant et Louise Giguère.

Voici une nouvelle et excellente production de Vidéo Femmes. Préparée et tournée avec la coopération et la complicité évidente des détenues de la Maison Gomin, la prison des femmes de Québec, ce docu-

elle était toujours en compétition avec l'autre, qui est, d'ailleurs, beaucoup plus «positive». La réalisatrice éclipse systématiquement cette image d'une femme épuisée, au visage ravagé, par la douce et rassurante présence de garde Pinet (quoique nous entendions toujours la voix apeurée de la première). Ainsi nous sommes amené-e-s à croire davantage en l'infirmière et à écarter ce que l'autre femme est en train de vivre. Et nous savons beaucoup trop tard dans le film que cette femme n'en est pas à son premier mais à son 12^e accouchement !

Puisque l'analyse de la maternité est cruciale à l'idéologie féministe, il s'ensuit qu'un film féministe devrait pouvoir respecter les différentes façons dont elle est vécue par les femmes. Car si nous n'arrivons pas à bâtir une complicité avec nos personnages (fictifs ou réels), nous ne faisons que répéter les mêmes regard et style cinématographiques qu'en tant que femmes-cinéastes engagées nous voulons désavouer.

La mer à l'envers

(Film 16mm couleur, 52 min., documentaire, France) Réalisation de Yolande Joséphe.

Tout-e cinéaste a une dette envers la tradition du documentaire français. On pense à des cinéastes comme Jean Rouch, Ruspoli, Marceline Loridan, Joris Ivens, Chris Marker, où l'on trouve, parallèlement à une approche expérimentale tempérée, une utilisation subtile du «cinéma direct». Malheureusement, *La mer à l'envers* de Yolande Joséphe ne suit pas cet exemple et un sujet qui aurait pu être fascinant, les femmes des marins normands, devient finalement ennuyeux. En effet, tout se passe comme si la cinéaste ignorait le genre pour tomber, plutôt, dans le panneau du «cinéma vérité», qui n'est toujours qu'une «interprétation» de la réalité et, par le fait même, beaucoup plus manipulateur que le cinéma direct.

Lotte Eisner

(Vidéo 3/4 po. couleur, 30 min., documentaire, France) Réalisation de Carole Roussopoulos et Michel Celemenski.

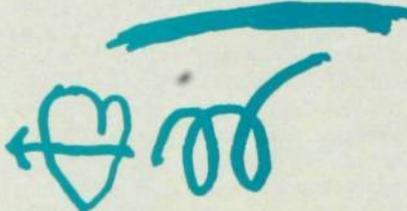
Lotte Eisner est une production du Centre audio-visuel Simone-de-Beauvoir à Paris, dont le but est de répertorier un maximum de films, vidéos, photos faits par des femmes internationalement. Or Lotte Eisner (1895-1983) était une critique de cinéma allemande qui se réfugia en France lors de la montée du nazisme. Co-fondatrice et conservatrice en chef, de 1945 à 1975, de la Cinémathèque française, elle est reconnue comme une des grandes historiennes du film. Mais quoique très sympathique à son égard, ce film paraît drôlement incomplet. Il faut supposer que les cinéastes ont été obligés de choisir leur matériel en fonction de la longueur du film (30 minutes), ce qui explique qu'il/elle nous mettent en appétit sans nous satisfaire.



Sonatine

(Film 35mm couleur, 90 min., fiction) Réalisation de Micheline Lanctôt.

Comme déroulement, c'est une belle surprise. Dans le monde hostile et, pire, indifférent des adultes, deux adolescentes décident de prendre leur destinée en main. Voilà le sujet du dernier film de Micheline Lanctôt, *Sonatine*, un film admirable (qui nous change agréablement de *L'homme à tout faire*). Le propos est actuel, le traitement original, la trame sonore impressionnante. Mais il y a quelques anicroches. D'abord l'adoption d'un style de caméra qui coupe systématiquement le haut des têtes, ce qui est, à mon avis, encore plus insupportable en 35mm. Ensuite, et surtout, la représentation très peu sympathique, voire anti-syndicale, des travailleurs de la CTCUM. Après le visionnement, la cinéaste s'est bien défendue d'une telle interprétation «morale». Mais comment le public québécois, largement montréalais, pourrait-il ne pas se souvenir en voyant le film des 10 grèves de transport qu'il a vues en neuf ans?... Et porter sur «les syndicats» un jugement encore moins favorable ? Après tout, un film n'est jamais sans références au monde dans lequel nous vivons – et sans influence sur lui.



Pense à ton désir

(Vidéo 3/4 po. couleur, 30 min., fiction) Réalisation de Diane Poitras.

La réalisatrice voulait montrer, pour une fois, de belles femmes de 50 ans, ridées, non stéréotypées, et qui «n'attendent pas d'être veuves pour vivre»... Elle a donc filmé ses deux héroïnes (Luce Guilbeault et Renée Girard) avec tendresse, sympathie ; les images, les transitions et la musique sont soignées, le trucage des photos d'époque original et efficace. La seule chose qui empêche de croire par moments à la vérité de ces deux femmes discutant de la ménopause, de

leur «retraite», de leur sexualité, de leur avenir, c'est la faiblesse des dialogues trop explicites et un peu didactiques.

Les spectatrices plus âgées ont pourtant aimé ce portrait juste, rarement montré, d'une amitié de femmes vieillissantes, en souhaitant qu'il soit vu par le plus de femmes possible, pour les faire discuter et réfléchir.

Guerrières

(Film 16mm couleur, 85 min., USA, 1983) Réalisation de Lizzie Borden.

Réalisé en quatre ans sans beaucoup de moyens, ce film peut choquer par sa forme brute, son montage saccadé, sa trame sonore agressive. Mais surtout, son propos dérange : 10 ans après avoir réussi la plus grande révolution socialiste au monde (always the best !), les États-Unis n'ont toujours pas fait aux femmes, aux Noirs-e-s, aux pauvres, etc. une meilleure condition. La crise frappe, les femmes sont les premières licenciées.

L'Armée des femmes se crée, surveillée par le FBI, composée surtout de Noires et de lesbiennes, conseillée par l'extraordinaire avocate noire Florence Kennedy/Zella Wylie. De l'auto-défense (soufflets et commandos anti-voleurs), elle passera à la guérilla urbaine puis au terrorisme. Ce qui ne va pas sans débats internes : verser le sang ou non ?

L'Armée kidnappe les ondes télé (les médias lui servent de pivot d'action) pour y lire un manifeste qui est un appel à la guerre. Manipulation par le FBI, montée de la répression, propagation des idées de l'Armée, assassinat de la meneuse bientôt martyre (ce qui me paraissait très «conventionnel» comme développement dramatique), guerre ouverte entre l'Armée des femmes et l'État.

Le discours du pouvoir «socialiste», dans ce film futuriste et excessif, est troublant d'actualité : «Il n'est pas question de se plier aux demandes (de travail, de sécurité, etc.) de ces femmes, les besoins collectifs sont prioritaires, leur libération viendra du redressement économique et de la réussite du projet socialiste, et bla-bla-bla...»

Et les questions posées sont intéressantes : jusqu'où irons-nous, en effet, pour défendre la cause des femmes, si «le système» s'obstine à ne rien comprendre ? La violence ici semble à la fois inévitable et sans issue, le film se termine en pleine ambiguïté.

Anou Banou ou les filles de l'utopie

(Film 16mm couleur, 80 min., documentaire, Israël/RFA 1983) Réalisation de Edna Politi. (Avez-vous vu Une Israélienne témoigne pour la Palestine ?)

Six vieilles femmes racontent les débuts d'un rêve : la construction dans les années 20, en Palestine, de ce qui deviendrait

l'État d'Israël. Elles évoquent avec humour ce dont les photos d'époque témoignent bien : l'euphorie, la folie, l'idéalisme des pionniers-ères, pour la plupart des enfants rescapés des pogroms polonais ou russes, ou venus d'Amérique construire un pays neuf, socialiste, égalitaire.

60 ans plus tard, l'utopie s'est corrompue et ces femmes de tête, ex-députées à la Knesset, éducatrices, maçonnes, fon-

qu'est devenu un film : fond, forme, argent ; Louise Carrière, enfin, a rappelé la nécessité du plaisir donc celle d'inverser la balance responsabilité/plaisir, quand la première noie l'autre.

Rapidement, les questions de la salle ont porté plutôt sur les difficultés spécifiques aux femmes en cinéma. En production cinématographique, rappela Iolande Rossignol, les femmes ont toujours joué des rôles dérivés de leurs fonctions tradi-

avons abordés concernaient les femmes, et parce que nous voulions donner à des filles la chance d'apprendre le médium...»

N'y a-t-il donc jamais eu, à Vidéo Femmes, de choix réfléchi, politique, de travailler avec d'autres femmes féministes ? Est-ce uniquement une question de circonstances ? D'autre part, est-ce une question de sexe simplement ou plutôt d'une politique féministe reliée à ce mouvement des femmes auquel les invitées ont si peu fait référence pendant le débat ? Et, sur cette base de convictions féministes, les femmes cinéastes ne cherchent-elles pas une autre façon de faire du cinéma, n'ont-elles pas le désir de ré-inventer la forme de ce médium si masculin, son langage, ses images ?

De cette recherche liée pourtant au «plaisir d'inventer», comme du féminisme, les panélistes ont peu parlé. C'était peut-être trop implicite pour certaines... et hors de question pour d'autres ?

FRANÇOISE GUÉNETTE
JOYCE ROCK



atrices de kibboutz, désavouent à voix basse les politiques expansionnistes des Sharon et Begin, pendant que leurs arrières-petites-filles adolescentes se plaignent du machisme des garçons et de l'inégalité (de formation, d'emploi) d'une société dont la Charte prévoit depuis si longtemps l'égalité des droits entre hommes et femmes.

Avec une telle histoire, la fiction est superflue. Les intervenantes de ce documentaire classique m'ont touchée davantage qu'Ingrid Bergman plus tôt, incarnant Golda Meir à la télévision. Ah ! le charme discret de la réalité.

À propos du plaisir d'inventer Forum.

Ce soir-là, les cinéastes invitées, Louise Carré, Helen Doyle, Diane Poitras, Iolande Cadrin-Rossignol et Louise Carrière (auteure de *Femmes et cinéma québécois*) ont-elles vraiment parlé du plaisir d'inventer ?

Louise Carré a comparé le plaisir de faire du cinéma à celui de faire l'amour, de vivre, quoi... ; Helen Doyle a retenu les aspects du jeu et de la subversion ; Diane Poitras a décomposé les phases d'une production, avec toutes les transformations du plaisir rattachées à l'une ou l'autre ; Iolande Rossignol a nommé comme plaisir essentiel celui de combattre pour résoudre l'équation à trois inconnues

tionnelles : productrices, donc responsables de l'entretien affectif et financier, monteuses parce que minutieuses, capables de «faire de la dentelle», scriptes parce qu'ordonnées et précises.

A ces rôles peu valorisés, elles excellaient. Mais, pour devenir réalisatrices, elles ont encore à surmonter plusieurs obstacles, souvent intérieurs : «la peur de la technique, poursuit Iolande Rossignol, de ne pas savoir diriger tout l'orchestre, de commander à des équipes d'hommes...» Cette dernière peur n'est-elle pas justifiée, plusieurs femmes ayant eu de mauvaises expériences en tournant avec des équipes d'hommes peu sensibles à leur approche, à leur propos, à leurs personnages ?

Leur pourcentage étant si faible, leurs conditions de travail plus ardues, un regroupement en cinéma – comme Vidéo Femmes en vidéo – n'aiderait-il pas les femmes cinéastes ? Louise Carré qui, elle, aime travailler avec des gars, s'objecte violemment à l'idée : «Je me sentirais lésée du fait d'être obligée de ne travailler qu'avec des femmes, je veux que mon travail fasse partie de la vie...»

Mais qui parle d'obligation ? Un tel regroupement est toujours volontaire par définition. Interpellée là-dessus, l'équipe de Vidéo Femmes a une réponse ambiguë : «Nous travaillons ponctuellement avec des gars, nous sommes une équipe de femmes parce que les thèmes que nous

